

7

PUBLICATIONS DU *PROGRÈS MÉDICAL*

François DAMASCHINO

PAR

GILLES DE LA TOURETTE

PARIS

AUX BUREAUX DU
PROGRÈS MÉDICAL
14, rue des Carmes, 14

LECROSNIER & BABÉ
ÉDITEURS
Place de l'École-de-Médecine

1889



François DAMASCHINO

Il est des hommes dont la mémoire reste impérissable au cœur de tous ceux qui les ont connus, parce qu'ils se donnèrent tout entiers : de ceux-là fut Damaschino, qu'une aveugle fatalité vient d'enlever prématurément à l'amour des siens, à l'affection sans bornes de tous ses amis, de tous ses élèves.

Celui-là ne connut pas d'ennemis, car sa vie fut un long tissu de bienfaits ; il est de ceux que l'on pleure sans penser au delà : on ne peut croire qu'ils sont partis, et le regret semble ne pas exister devant l'immensité de la douleur.

DAMASCHINO naquit à Paris, en 1840, d'une vieille famille de cette antique Corfou, mère de tant de héros. Son enfance fut bercée par les exploits de ces hardis marins bravant, avec de frêles navires, les flottes ottomanes, comme autrefois les barques de Salamine attaquaient les lourds vaisseaux du grand roi. Son père lui racontait la délivrance de la Morée par les Français ;

peut-être oubliait-il son active participation à cette héroïque épopée.

Aussi l'enfant devenu grand se réclamait-il de sa naissance à Paris pour tirer au sort comme tous les Français. C'était un brave : déjà souffrant de la cruelle affection qui devait le ravir à tant d'amitiés, il recevait une médaille d'or pour sa conduite pendant le choléra de 1864. A 31 ans, en 1871, son admirable conduite pendant le siège de Paris, son dévouement sans bornes aux blessés de l'ambulance de St-Jacques-du-Haut-Pas, lui valurent la croix de la Légion d'honneur.

Son intelligence égalait son courage : élève très brillant du Lycée Henri IV, il remportait trois années de suite le premier prix au Concours général pour les sciences naturelles. Dans ce vieux Collège, berceau de tant de gloires, combien d'amitiés contractées, aujourd'hui plongées dans la désolation. C'était du reste son propre, quelque chose d'inhérent à lui-même, de se faire partout des amis, de ceux que l'adversité n'éloigne pas. Sa suprême consolation a été de les voir tous entourer ses derniers moments de leur profonde affection. D'ailleurs, toujours il avait payé d'exemple. Jamais un camarade malheureux n'était venu le trouver sans partir réconforté : chez lui la main s'ouvrait grande comme le cœur.

Son amour des sciences naturelles le poussa vers la médecine. Reçu interne en 1861, il conquiert de haute lutte, en 1865, la médaille d'or si enviée de l'Internat, comme il avait, l'année précédente, emporté la médaille d'or de l'Ecole pratique. C'est pendant son internat qu'il scelle, avec son vénérable maître, qui pleure aujourd'hui son élève, Henri Roger, cette respectueuse et inaltérable amitié qui devait être si féconde en travaux originaux. Chef de clinique de Monneret, en 1867, il était, en 1872, médecin des hôpitaux et agrégé. En 1874, le remplacement d'Axenfeld lui permet de mettre en pleine lumière ses grandes qua-

lités d'enseignement faites tout entières de clarté et de simplicité, jointes à une élégance native et à une merveilleuse facilité d'élocution. Ses *Leçons sur les Maladies des voies digestives* sont là pour attester sa profonde érudition et la lucidité de sa méthode d'exposition. « Ecarter avec intention tout ce qui n'est que pure hypothèse, passer vite sur les théories douteuses, exposer avec sincérité le pour et le contre dans les questions indécises, ne s'attacher qu'aux faits et tâcher de les décrire avec méthode », telles étaient les bases de son enseignement, ainsi qu'il les a lui-même formulées. Ces brillantes facultés ne pouvaient rester sous le boisseau.

Aussi la Faculté l'appelait-elle, en 1883, à occuper définitivement cette chaire où son passage avait été si remarqué. Nous étions alors son interne, et c'est avec la plus vive émotion que nous nous rappelons encore les applaudissements enthousiastes qui saluèrent sa prise de possession d'un siège illustré par tant d'hommes éminents. Mais le poids n'était pas trop lourd pour ses épaules ; rarement enseignement théorique fut plus suivi ; il est vrai qu'il avait tout pour le rendre attrayant. Ses leçons de tous les jours à l'hôpital Laënnec l'avaient rompu à toutes les difficultés de ses nouvelles fonctions. Enfin, combien n'était-il pas encouragé par ce courant de sympathie qui s'établissait, dès le début de la leçon, entre le maître et les élèves qu'il entourait d'une constante sollicitude. Bon pour tous, il était aimé de tous : l'Ecole a perdu un de ses professeurs les plus justement populaires parmi les étudiants ; et ceux-ci, qu'on le croie, ne se donnent qu'à bon escient. Non seulement il les aidait de ses affectueux conseils, de ses recommandations toujours inépuisées ; mais encore il leur ouvrait sa bourse toute grande, sans même qu'ils pussent s'en douter. Un jour, il apprend qu'un interne ne peut, faute d'argent, faire imprimer sa thèse ; aussitôt il remet à deux de ses élèves, amis

du pauvre candidat, 500 francs, qu'ils prêteront comme tirés de leurs propres ressources. La seule condition mise à son bienfait, c'est qu'il restera ignoré. Celui qui fut ainsi secouru ne saura jamais qu'il doit peut-être son titre de docteur, son gagne-pain, à mon pauvre maître qui n'est plus.

En 1888, dans une élection presque unanime, l'Académie de médecine lui ouvrit ses portes. Jamais, d'ailleurs, distinctions ne furent plus méritées, et le nom de Damaschino restera attaché à une série de travaux et de découvertes dont nous ne pouvons donner ici qu'une succincte analyse.

Sa thèse de doctorat sur les *Différentes formes de la pneumonie chez les enfants* (1867) lui avait valu le premier prix de thèse de la Faculté. Avant tout, homme de progrès, il s'était adonné, dès le début de ses études, à la pratique du microscope et y avait acquis une habileté consommée. Il pouvait ainsi démontrer, pour la première fois, que les altérations anatomiques de la pneumonie lobaire chez l'enfant sont exactement les mêmes que chez l'adulte ; établir expérimentalement la signification précise des vacuoles pulmonaires et de l'état foetal ; fixer l'anatomie pathologique de la phlegmatia alba dolens et des anévrysmes de l'artère pulmonaire chez les phtisiques ; décrire le muguet des typhiques et prouver par des cultures la présence permanente dans l'air des salles des spores de l'*Oidium albicans*. Parmi tant de recherches, nous en passons et des meilleures pour arriver à ses travaux sur les affections du système nerveux qui l'avaient classé hors de pair.

En 1868, à l'aide du harpon, il montre l'intégrité de la fibre musculaire dans la *paralysie hystérique*. Usant d'une méthode d'imprégnation des éléments nerveux par l'acide osmique qui lui est propre, il décrit d'une façon magistrale avec Roger et Archambault les lésions récentes de la *paralysie infantile*. En 1875, il montre,

dans les racines antérieures, les mêmes lésions de la *paralysie diphtéritique* signalées par MM. Charcot et Vulpian dans les nerfs périphériques.

Ses études sur la *paralysie pseudo-hypertrophique* sont de premier ordre. Etudiant l'altération des muscles dans cette affection, il montre ses préparations à Duchenne (de Boulogne) qui, sur son conseil, substitue la dénomination de *paralysie myo-sclérosique* à celle qu'il avait donnée d'abord de paralysie pseudo-hypertrophique. Cette affection, du reste, l'intéressait tout particulièrement. En 1883, il inspirait la thèse de Hamon, dans laquelle on trouvera le démembrement ou mieux la reconstitution de ce groupe morbide, signalant la pseudo-hypertrophie sans hypertrophie, les rétractions fibro-tendineuses permanentes, le caractère familial : « Je suis convaincu, disait-il, que nombre de faits décrits en Allemagne sous le nom d'*atrophie musculaire héréditaire* ne sont que des *pseudo-hypertrophies* affectant ce dernier mode d'évolution. » Ce en quoi il avait raison.

C'était le moment où il fondait, à l'hôpital Laënnec, un des plus beaux laboratoires que nous possédions, afin de « mener de front les études cliniques, anatomo-pathologiques et pathogéniques, en les complétant et en les contrôlant les unes par les autres. Cette méthode — disait-il — est celle des professeurs de la Faculté de Paris, et je l'ai apprise auprès d'illustres maîtres. C'est la seule qui puisse former des médecins instruits et des praticiens capables. »

Esprit ouvert, Damaschino avait un des premiers marché dans la voie des recherches microbiennes. Ses efforts avaient été couronnés de succès, car, en 1885, il découvrait le *Bacille de la diarrhée verte*.

Investigateur ingénieux, il était incontestablement le premier entre tous pour la reproduction microphotographique de ses magnifiques préparations, à l'aide de puissants appareils construits sur ses propres dessins. Chargé du cours de pathologie interne, il avait voulu

en faire une leçon de choses. Ayant obtenu de notre éminent doyen l'aménagement du grand amphithéâtre, il projetait, devant ses auditeurs émerveillés, les préparations microscopiques nécessaires à la compréhension anatomo-pathologique de l'affection sur laquelle il faisait sa leçon, rendue de cette manière extrêmement profitable.

Ces reproductions microphotographiques de la nature prise sur le vif lui avaient valu cette année, à l'Exposition universelle, la médaille d'or, la plus haute récompense de la section. On y voyait une partie des planches de ce grand atlas d'anatomie pathologique auquel il travaillait depuis si longtemps et qui, peut-être, ne verra jamais le jour maintenant que le maître n'est plus.

Qu'ajouter encore dans ce journal qui lui fut toujours si libéralement ouvert : envoyer à sa famille, à sa pauvre mère debout au milieu de cet effondrement de sa vie, un suprême souvenir. Si la douleur d'autrui peut lui apporter quelque soulagement dans son malheur, qu'elle considère celle de ses amis, de ses élèves qui recueillirent son dernier soupir. Mais elle ne lui rendra pas son fils, son François ! Il est des douleurs qui ne peuvent être consolées.

GILLES DE LA TOURETTE.